

Écrans de protection

Nicolas Lévesque

Numéro 219, mars-avril 2008

Les médias pensent-ils?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16976ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, N. (2008). Écrans de protection. *Spirale*, (219), 28–28.

Écrans de protection

Qui n'aime pas louer des films et écouter la télévision en pleine tempête de neige ou sous l'emprise d'une vilaine grippe? On connaît tous le plaisir de s'abandonner à l'écran, à sa fuite, son anesthésie et ses paradis artificiels. C'est lorsque l'on se sent en forme, reposé et disponible, prêt au mouvement, à l'effort et au voyage que les spectacles familiers du menu médiatique apparaissent étranges; c'est alors qu'une vérité survient chaque fois comme une nouvelle révélation: nous sommes malades, collectivement malades. Alités. Déprimés. Brûlés. Fatigués. En épuisement sociétal.

Tout indique que le monde ne va pas bien. Il semble rêver d'un « arrêt de travail », son être tend vers un immense décrochage. Oui, décrocher. Complètement. Inscrire dans les livres d'histoire, à côté de notre époque: « en rémission » ou « en transition » ou pourquoi pas « en peine d'amour ». Oui, écouter des niaiserie, se ronger les ongles, manger de la crème glacée. L'exil. Tout sauf revenir à soi, à sa douleur, à la vie. Faire le mort représente parfois la réponse la plus adéquate à ce que l'on exige des vivants. Le monde est en jachère. On a peut-être abusé de lui, de son sol, de sa capacité à nourrir nos rêves humains et inhumains. Espérons qu'il se repose.

Les médias sont pensés par quelque chose qui les dépasse, ils sont remués par une vague de fond invisible, le courant sombre d'un inconscient collectif qui broie du noir — nous vivons au temps du grand deuil. On sait tous, d'une certaine manière, que le clown est triste. Le surinvestissement de la consommation, de l'humour et des stimulations extérieures de toutes sortes, allié à la fuite effrayée de tout ce qui évoque la mémoire, le recul et l'intériorité, ne trompent personne: tout cela va nous rattraper et il faudra bien, un jour ou l'autre, s'entendre avec la nuit.

En ce monde d'image, le spectateur cherche le noir qu'il fait dans la salle, comme une pénombre où s'abandonner, où exister incognito. Disparaître, enfin... Liberté retrouvée! Voir sans être vu: la position du spectateur-voyeur traduit non seulement le besoin d'observer ce qui devait normalement échapper au regard, mais également, on l'oublie trop souvent, le besoin de se cacher, de se mettre à l'ombre. Échapper à l'emprise du regard en renversant la dynamique, en devenant soi-même l'œil géant, omniprésent. Le voyeur est toujours paranoïaque, il mime ce qu'il vit intérieurement en jouant le rôle de *Big Brother*; inconsciemment, on est toujours poussé à faire aux autres ce qui nous a été fait, pour leur faire sentir ce que l'on vit, leur transmettre par ce biais notre état d'âme. La société du spectacle serait-elle donc une manière de vivre notre paranoïa collective?

En réponse à une société de sondages, à un monde inhospitalier, trop souvent inhumain, insensible, rejetant, en plus d'être contrôlant, stressant et exigeant, le besoin d'avoir sa bulle grandit comme une nécessité, un geste de survie mentale. Les sentiments d'impuissance et de soumission, joints au manque de temps et d'espace, ont nourri l'appétit

de chacun, le désir d'une sphère privée impénétrable, d'un chez-soi, d'une maison, d'un condo, d'une auto, d'une boîte de carton, d'yeux bandés, de bouches cousues et d'écouteurs sur les oreilles. En réaction à notre monde impersonnel, rapide, froid et injuste, si peu empathique, si moralisateur, le besoin de la coquille, du cocon, du *cocooning*, du *comfort food*. Enfin, *My Space*, un espace à moi, défriché dans le virtuel, car il n'y a plus de place dans le réel pour moi. *L'homo sapiens* n'a peut-être jamais eu aussi peu envie de sortir de sa grotte. Et il ne peut même plus sur les murs, car on y projette des images, jour et nuit.

En ces temps insécurisants, où l'on se sent rarement à l'abri, nous sommes séduits par l'écran (de télévision, de cinéma, d'ordinateur), la limite inviolable qu'il nous offre. Écrans au plasma, membranes de placenta, parois transparentes entre l'intérieur et l'extérieur, l'étrangeté et la familiarité, fenêtres à travers lesquelles nous pouvons assister, au chaud et au sec, au spectacle des pires intempéries. L'écran nous permet de parcourir le monde à l'intérieur d'un scaphandre dont la vitrine hermétique nous protège, tout en nous donnant à voir. Regarder la télévision, c'est se la mettre sur la tête, se mettre la tête dans une boîte avec vue. Une bulle de protection, un pare-brise en haute définition, un hublot en haute mer.

Nous sommes bien sûr envahis par tout ce qui traverse les écrans, mais leur force d'attraction provient surtout de leur fonction de délimitation entre le dedans et le dehors. Spectateurs de tout ce qui inquiète et fait peur, nous éprouvons, de l'autre côté de la vitre, la satisfaction de nous lover au creux de notre abri nucléaire — l'autre nom du cinéma maison. Ce qui est excitant dans le fait de visionner un film d'action ou d'horreur, c'est de savoir que *Jaws* va se cogner le nez dans la vitre. On ne parvient pas à se laisser du plaisir de sentir cette limite: ce que je vois n'est pas vrai, je suis, moi, hors de danger.

On prétend qu'Internet est une fenêtre sur le monde, mais c'est surtout un nouvel espace virtuel protégé où se projettent les fantasmes les plus privés — du scénario pornographique au désir de retrouver sa première flamme de la petite école sur *Facebook*, ou encore le rituel autoérotique de l'internaute qui tape son propre nom dans la fenêtre de recherche de Google. Fenêtre sur le monde? Plutôt miroir ou trou de serrure...

Le zoom sur un vagin dans un magazine, un film ou un site Web « pour adultes ». Une prostituée derrière une vitrine, son image derrière l'écran. D'ordinaire, on n'ose pas rappeler cet aspect-là des médias, de la médiation, de la représentation. Probablement parce qu'on ne parle jamais de l'origine du monde. Car la pornographie, ce n'est pas l'exception, c'est la règle; elle révèle le secret de la civilisation du spectacle, bâtie sur les fondations millénaires de la peur de la femme, du contrôle phobique du féminin: femmes placardées, « shootées », sous vide, soumises à l'omerta de l'image et au corset de la raison marchande. Femme, objet: à partir de là se décline peut-être tout le reste, le devenir-objet de tout. *The rest is Loft Story.*

Patrice Duhamel, *Passages secrets*, (2005) 15 min., installation vidéo. Photo: courtoisie de l'artiste

